Textes Zed - photos Zed & Fab

EXPÉDITION ROUTE 40 - ARGENTINE

PURA RUTA !

On pensait être au bout de nos émotions, le disque dur ras la gueule d'images en haute définition, mais la 40 est encore montée en puissance, en altitude, jusqu'à nous laisser hagards et le souffle court… Putain de route !

PART. 2

Plus que quelques mètres avant le sommet… Carburateur ou injection, les Harley ont flirté sans s'essouffler avec les 5000 m ! Ce fut un peu plus dur pour les pilotes…

JOUR 9

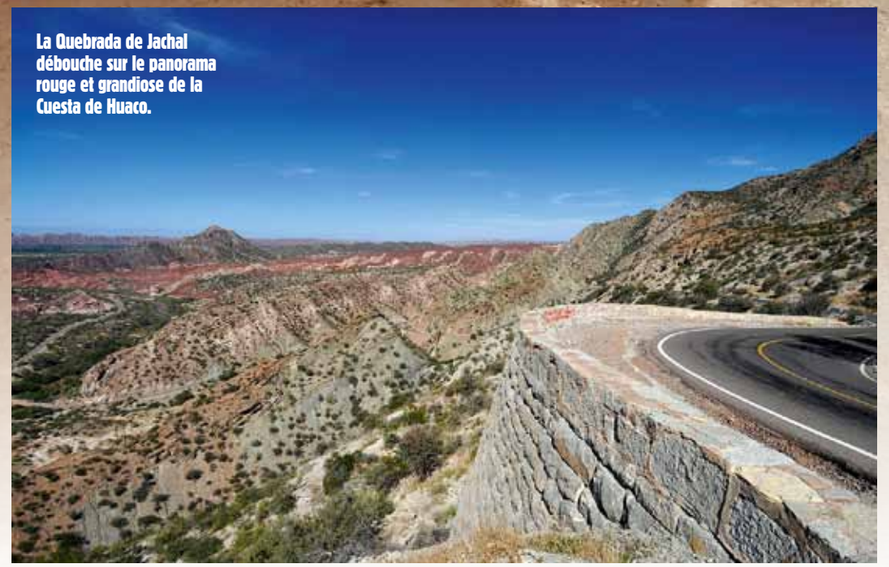
Sinon de la folie furieuse, au moins de l'hérésie… Voilà comment certains considéreront notre envie d'affronter les pistes argentines au guidon d'Harley-Davidson stock. Ou légèrement préparées, en ce qui concerne quelques-unes, mais pour tout autre chose que le off road… Que dire alors de notre décision de quitter à la nuit tombée la bourgade de El Sosneado, pour emprunter un tronçon historique de la Route 40, autrement dit un itinéraire abandonné depuis belle lurette par les voyageurs, et s'en remettre à notre bonne étoile dans l'espoir de dégotter le meilleur endroit possible pour un bivouac ?… Les huit motos lancées dans les ténèbres lèvent un épais brouillard de poussière que le faisceau des phares peine à transpercer. De longues portions de sable mou rendent la progression éprouvante, surtout après une étape de 500 bornes. Et, comme de coutume, le froid s'installe peu à peu. Si ce n'est pas encore la galère totale, ça commence à y ressembler comme les deux cylindres d'un twin… Au fond d'une petite ravine, les berges d'un ruisseau offrent un espace dégagé qui nous paraît propice pour un campement, et où les motos s'ensablent les unes après les autres. Ce sera donc ici et pas ailleurs… L'atmosphère et le moral se réchauffent rapidement grâce au feu de camp, et plus vite encore avec le bœuf grillé et le Malbec qui coule à flot ! Devant la vision fantomatique de cette bande de paillards recouverts de la tête aux pieds d'une épaisse couche de poussière blanche, même le plus improbable chemineau égaré aurait sans aucun doute pris ses jambes à son coup… Beaucoup plus tard, certains trouvent encore la force et la lucidité pour planter la guitoune, d'autres se bornent à se glisser dans un duvet et se mouchent une dernière fois dans les étoiles avant de sombrer avec les honneurs. Mauvaise surprise au petit matin, une fuite a réduit notre réserve d'eau à néant. Et le ru en question n'a rien de cristallin à la lumière du jour naissant. Autrement dit pas de café pour commencer la journée, à moins de faire fondre la glace qui recouvre quelques flaques. Mine de rien, la nuit a vraiment été fraîche. Merci Bacchus ! Le désensablement des machines dégèle cependant les neurones engourdis, avant de reprendre la piste où, à peine une borne plus loin, un étranglement sablonneux se transforme en un embouteillage digne du fameux goulet de l'enduro du Touquet. Les estomacs vides ronchonnent un peu, mais ils sont vite mis en veilleuse parce que la 40 nous sert une fois de plus, et avec du rabe sans avoir à le demander. La Cordillère des Andes enneigée et des volcans plus noirs que des terrils en toile de fond, et au milieu la piste qui fend d'un trait dérisoire l'immensité de plateaux désertiques, puis qui descend sans prévenir au cœur de vallées dans une succession vertigineuse de lacets défaits, pour recommencer plus loin sa course rectiligne empreinte de solitude. Un des rares endroits de la planète où les téléphones portables se limitent, s'ils en »

▶ Un épais brouillard de poussière que le faisceau des phares peine à percer.

Malgré la présence de compagnons de route, ces contrées impriment un sentiment de solitude absolue…

Les dos d'ânes profonds, où peut couler sans prévenir une rivière en crue, et que les Argentins nomment « *badenes* », réservent parfois d'humides et boueuses surprises !

JOUR 10



La Quebrada de Jachal débouche sur le panorama rouge et grandiose de la Cuesta de Huaco.

▶ Lignes droites interminables ondulant à perte de vue au gré des badenes !

JOUR 11

sont pourvus, à la fonction "appareil photo", même si elle aussi ne sert pas à grand-chose. La rétine est parfois supérieure à n'importe quel objectif pour saisir mentalement l'insaisissable et en imprimer des images qui ne jauniront jamais au tréfonds des cerveaux. Et toute la troupe en profite, chacun roulant à son gré, un œil d'Indien rivé sur le panache de fumée levé par un compagnon de route le précédant quelquefois de 10 ou 20 km, un autre de vagabond qui enregistre la beauté désolée qui le cerne. Heureux d'être seul, peinard, et mis en quarantaine par la 40, dans un coin du globe où rien ni personne ne semble pouvoir s'épanouir, hormis des cactus aux couleurs saisissantes qui tranchent sur un univers qui finit à tort par apparaître monochrome, entre le vert pâle et le marron clair. Sans oublier la pureté azurée d'un ciel sans tâche, ni celle de cours d'eau qui encourage à étancher sa soif sans hésitation. Et, en de rarissimes occasions sur ces 150 km d'un autre monde, le flamboiement final de peupliers à bout de sève qui annonce toujours la proximité d'un coin habité, ou qui l'a été… Au milieu de rien, loin de tout et de tous. Et de physique, la géographie devient humaine, avec l'éternelle énigme qui taraude depuis toujours le voyageur "civilisé" : mais qu'est-ce qui a bien pu encourager des hommes à venir s'installer ici ? Peut-être simplement tout ce qui précède. Murets de pierres sèches, comme autant de limites illusoires, petites fermes délabrées qu'aucun poulet, même condamné à la broche, ne songe à fuir, écoles de quelques mètres carrés ou cimetières aux croix bancales attestent, en fin compte, qu'ici comme ailleurs, la vie et la mort suivent aussi leurs cours, imperturbablement. Sûrement plus imperturbablement qu'ailleurs… En ces régions reculées, l'espace sculpte les hommes à son image, et non le contraire. Et les rares personnes que l'on croise par accident vous dévisagent comme si vous étiez la preuve vivante qu'ils attendaient pour découvrir enfin que la Terre était peuplée d'autres gens, plus loin, là où ils n'ont jamais songé à aller. Plus véritablement, ils doivent se poser à peu de chose près le même genre de question que nous : mais qu'est-ce que ces gringos cradingues peuvent bien venir foutre ici ?… Assoiffés, affamés et plus poussiéreux que des soldats de plomb oubliés depuis des années au fond d'un grenier, nous rejoignons le goudron à Pareditas pour un repas mérité et un retour brutal à la civilisation. Sans parler d'une traversée chaotique de Mendoza où la circulation »

Sur nos chemins de traverse, les stations-services des petits bleds furent rarement à cours de carburant malgré la grève.

La 40 fend d'un trait dérisoire l'immensité de plateaux désertiques ou plonge en lacets au cœur des vallées.

Après quelques-uns passés avec le sourire, la piste nous réservera ensuite des gués de sa réserve personnelle… Où l'eau sera glacée et au ras des filtres à air !

La Pachamama, déesse-terre des Incas, est encore très vénérée dans le nord de l'Argentine où la population est en majorité indienne.

Un couple de Français parti pour une traversée de l'Amérique du Sud en vélo… Respect !

Mais qu'est-ce que ces huit gringos cradingues peuvent bien venir foutre ici ?

JOUR 12

La 40 est décidée à se foutre royalement de notre hypothétique créneau horaire !

embouteillée n'a rien à envier à Buenos Aires, les 250 derniers kilomètres de la journée sont en effet effectués sur une route 40 qui mérite enfin son appellation de "Nacional" depuis notre départ de Rio Gallegos, avec ce que cela implique de trafic intense et files de camions jusqu'à notre arrivée, fourbus, à San Juan, dans la province du même nom. Le lendemain, la grève nationale lancée depuis plusieurs jours a fini par assécher la plupart des stations-services et rend problématique notre ravitaillement. Nous reprenons donc la route assez tard, ce qui ne nous empêche pas de stopper seulement 160 petits kilomètres plus loin, à San José de Jachal, pour casser une graine. Comme dans tous ces bouis-bouis de bord de route, portions de poulet frit ou escalopes panées constituent selon affinités l'honnête menu habituel. Image tout aussi classique, le ventilateur poussif, dont les pales qui tournent mollement de traviole sont d'une inefficacité tragi-comique

L'atelier du bout du monde où un master welder à l'ancienne nous sauva la mise !

La piste plonge les voyageurs dans une espèce de méditation permanente.

contre la fournaise ambiante, à la différence des Quilmes qui nous font toujours le plus grand bien… Pendant la digestion, la Quebrada de Jachal dévoile un monumental camaïeu de rouge dans lequel nous plongeons sous un soleil implacable. Suivent des lignes droites qui paraissent ne jamais devoir finir, ondulant à perte de vue au gré de centaines de badenes qui réclament un estomac bien accroché lorsqu'on les surfe à vive allure. Ces gués pour rivières en cru sont à cette époque à sec, hormis deux ou trois qui, aperçus souvent à la dernière seconde, nous réservent quelques sueurs froides suivies de rafraîchissements boueux… Après Villa Union, dans la province de La Rioja, la piste reprend ses droits pour traverser la Cuesta de Miranda. Dans le jour qui décline en embrasant la montagne, nous grimpons à plus de 2000 m par une corniche étroite qui flirte parfois avec des abîmes à faire dresser les cheveux sous les casques ! A Chilecito, un Christ gigantesque nous accueille à bras ouverts, en même temps qu'un hôtel plus sinistre »

Après les trous et les cailloux, les ponts parfois goudronnés donnent l'impression de rouler sur de la soie. Pendant un très bref instant !

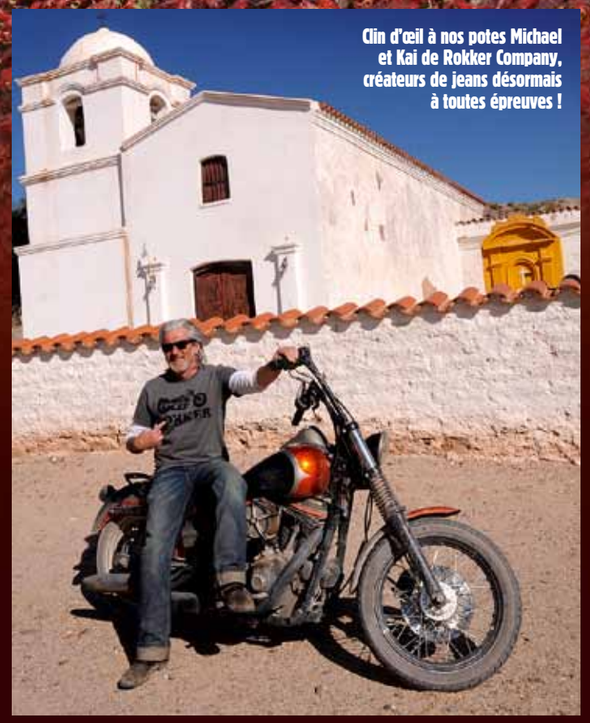
qu'un asile psychiatrique militaire de l'ex URSS… Mais il en faudrait davantage pour nous empêcher de sacrifier à l'éternel "bife de chorizo" et à un sommeil mérité mais pas toujours réparateur ! Au matin, les files interminables de bagnoles vers des pompes définitivement à sec nous contraignent à prendre la route avec nos réservoirs presque pleins, mais sans le secours des jerricans, vides depuis la veille. Nous comptons une fois encore sur notre bonne étoile, un peu comme ce couple de cyclotouristes Français que nous rencontrons au milieu d'une ligne droite venteuse à décourager un pro de la petite reine chargé à l'EPO ! Leur objectif, traverser l'Amérique du Sud à vélo après avoir tout vendu et tout plaqué de leur ancienne vie parisienne. De quoi relativiser un tantinet notre équipée motocycliste… Corones ! Nous trouvons finalement du carburant dans un petit bled, et de quoi nous restaurer dans une espèce de cantine où nous faisons le plein de lentilles. Une journée de près de 500 bornes, avalée plein gaz à travers la province de Catamarca, sous la protection de Pachamama, avec l'espoir de rattraper le temps perdu pour cause de grève et sieste inopinée, qui s'achève malgré tout à la lueur des phares à Cafayate. Réputée pour son architecture, son artisanat, et surtout pour ses crus, auxquels nous faisons honneur et tirés des plus hauts vignobles du monde, cette charmante petite ville de la province de Salta est une étape touristique très courue de la Route des vins argentine. Aujourd'hui nous attend un col perdu au milieu de montagnes approchant ou dépassant les 6 000 m. Alors, s'il n'est pas question d'évoquer une "fenêtre météo" comme une cordée s'élançant à l'assaut de l'Everest, il s'agit toutefois de respecter au plus juste le timing, histoire de ne pas passer la nuit là-haut, et sans savoir au juste ce que nous allons y trouver. Mais la 40 semble décidée à se jouer de nous jusqu'au bout et se foutre royalement de notre hypothétique créneau horaire… D'abord, et pour la énième fois, la fascination qu'exerce la piste et qui plonge le voyageur dans une sorte de méditation permanente, allant jusqu'à en égarer quelques-uns. 150 bornes de contrastes, entre vallées verdoyantes où chevauchent les gauchos et paysages désertiques où pointent les cactus et les oreilles de renards flegmatiques. Entre petites chapelles oubliées, villages de pisé aplatis sous le cagnard, et tsunamis de piments rouges séchant à même la terre telle une hémorragie odorante. Difficile déjà de tenir une moyenne, alors quand la mécanique s'en mêle… Ressort de béquille perdu pour la millième fois, créant presque une pénurie de sandow, desserrages en règle, et casse d'une vis de fixation d'amortisseur. Autant de pannes et de flâneries qui nous imposent de revoir le planning avec un arrêt forcé à Cachi, synonyme d'après-midi de repos inespéré pour les uns, de mécanique pour les autres où, avec l'aide d'un soudeur autochtone chevronné, et comme à son habitude, Jean fera de véritables petits miracles. Un biker averti en vaut huit, et c'est à la nuit noire que nous débéquillons le lendemain pour notre ultime ascension. Mais dommage pour les photos… Car même dans le jour naissant ou à l'ombre d'étroits défilés, la piste est proprement fantastique. Elle grimpe doucement en s'immisçant dans une contrée encore plus sauvage que tout ce que nous avons vu depuis notre départ. Elle se dégrade aussi peu à peu, imprime le doute dans les esprits, étire la troupe et grimpe encore. Place des gués sous les roues, de plus en »

La proximité d'un fleuve crée parfois d'incroyables oasis de verdure.

Vals verdoyants puis déserts où pointent les oreilles de renards flegmatiques.

Difficile, la portion de piste entre Cafayate et Payogasta est pourtant relativement fréquentée car elle est intégrée à la Route des Vins.

Les aires de séchage du piment à même le sol colorent le paysage de marées odorantes !



Clin d'œil à nos potes Michael et Kai de Rokker Company, créateurs de jeans désormais à toutes épreuves !

Un après-midi de repos inespéré pour les uns, et de mécanique pour les autres !

JOUR 13

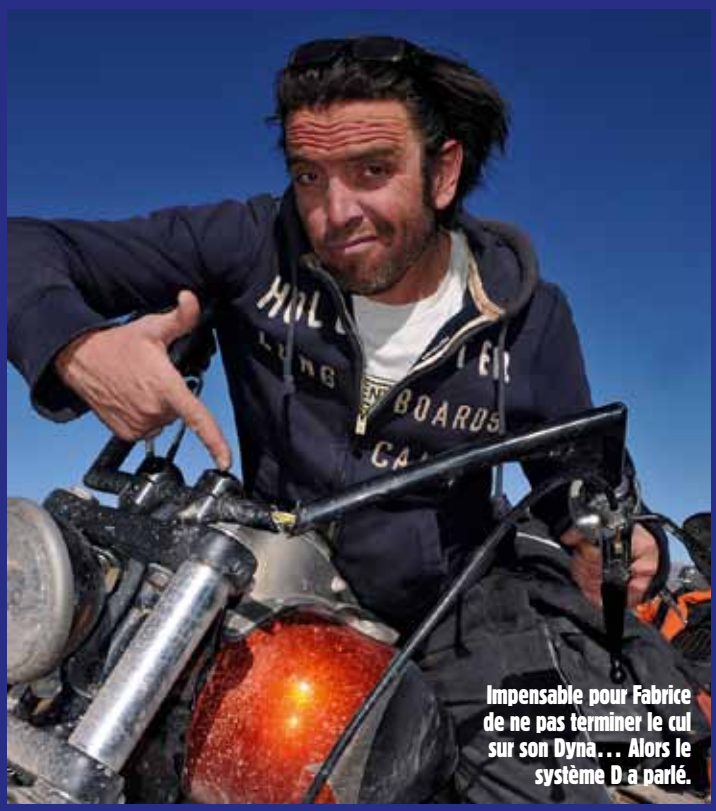
plus profonds, quasiment au niveau des filtres à air, mouille les pieds salvateurs d'une eau gelée qui, un peu plus loin, un peu plus froid, se transforme en glace sur les bottes. Elle grimpe toujours, et la moindre manœuvre imprévue, la moindre épingle à cheveux délicate à négocier, ou la moindre chute, se transforme en un pénible effort asthmatique. A chaque détour de virage, on espère le sommet. Mais non, elle grimpe, elle grimpe toujours plus haut cette "puta di ruta". Plus le moindre arbre depuis longtemps, rien que des maigres touffes d'herbes, des ruisseaux de glace et des cailloux, puis, enfin, le panneau apparaît : Abra el Acay, Altura Sobre Nivel del Mar 4895 m ! Alors tu béquilles tant bien que mal là où tu peux. Et tu regardes là d'où tu viens. Et, seulement à cet instant, tu prends conscience du chemin que tu as parcouru pour arriver jusqu'ici, de ce qui t'entoure… Un panorama de fin du monde, ou de début d'un nouveau. Et le peu de souffle qu'il te reste encore s'échappe par ta bouche bée dans un grand « *wouah* » !... Nous arrivons tous à la cime, cahin-caha, mais sans qu'aucun d'entre nous n'ait recours à la bouteille d'oxygène, prévue au "cazou", mais de toute façon très loin derrière dans le pick-up… Jean-François, motard de longue date mais qui inaugurait en Argentine sa première H-D, se fend une fois encore de son leitmotiv : « *le prochain qui me dit que les bikers sont des tarlouzes, je l'emplâtre direct !* » Alors pas besoin d'exiger des sourires pour la photo »

Plus nous grimpons plus les gués deviennent profonds, l'eau glaciale atteignant presque le filtre à air.

Jean-François : « *le prochain qui me dit que les bikers sont des tarlouzes, je l'emplâtre direct !* »

Les traits sont tirés, le souffle court, mais les sourires sont bien là sur le visage de ces bikers de l'extrême !

De haut en bas, nos compagnons Olivier, Gino, Jean-François, Claude ainsi que Jean-Claude et Jean-Pierre de RoadTrip Factory, organisateurs de l'aventure.


Impensable pour Fabrice de ne pas terminer le cul sur son Dyna… Alors le système D a parlé.

La route 40 a corsé l'aventure de ses ultimes grains de sel.

souvenir autour du panneau. Ils sont toujours présents lors de la magnifique descente vers San Antonio de los Cobres, comme pourront en témoigner les troupeaux de guanacos que nous croisons, mais pas les malheureux lamas que nous dégustons en ragout… Malgré la proximité aveuglante des "Salinas Grandes", les derniers 200 km de piste auraient pu manquer de saveur après une telle matinée… Mais la route 40 a corsé l'histoire de ses ultimes grains de sel. Dans la poulie et la courroie du Road Glide d'Olivier, qui accepte difficilement, et on le comprend tous, de ne pas finir les ultimes mètres de l'aventure en selle. Puis dans le guidon brisé de Fab, qui atteindra tout de même La Quiaca en roulant, et pas vraiment au ralenti, grâce à l'ingéniosité de quelques-uns et une paire de sangles à cliquet… Après 80 bornes de goudron, nous touchons enfin le but de notre folle équipée aux confins de la province de Jujuy. Frontière bolivienne, 3 500 m d'altitude, il fait nuit, nous somme fatigués et crasseux. Mais nous avons gagné notre pari. Quelque part dans l'hémisphère Sud, près du 22ème parallèle, nous sommes heureux…